

taisent, elles se taisent, et c'est ce silence, cette chape de plomb que je veux entailler. Je sais que mieux vaudrait me taire à mon tour, respecter des morts au moins le silence, la boucler pour de bon, te rejoindre en tes ténèbres. Comme chacun de nous je présume, j'en ai l'ivresse les nuits d'insomnie, les nuits sans oubli, les nuits où l'on voudrait que le monde s'arrête, qu'un séisme ouvre la terre, que les murs tuent. Seulement, tu m'as visité en songe trop souvent ces nuits-là, nous avons guetté trop d'aubes côte à côte, je me suis senti trop de fois envahi par ton regard noir, vieillissant sous tes rides, pour qu'il me soit permis de continuer à t'ignorer ainsi, l'air idiot, sans souffler mot.

EMMANUEL RUBEN

kaddish pour un orphelin célèbre et un matelot inconnu





NOTE DE L'AUTEUR

Mes remerciements à Guillaume Simiand et Thomas de Châteaubourg
pour leur lecture attentive et amicale.

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain.

© Les Éditions du Sonneur, 2013

ISBN: 978-2-916136-63-9

Dépôt légal: mai 2013

Conception graphique: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

EMMANUEL RUBEN

kaddish pour
un orphelin célèbre
et un matelot
inconnu



À la mémoire de mamie Baya

I heard an echo, but not the shot

WILLIAM FAULKNER

En dehors des titres de livres et de journaux, ainsi que des noms de bateaux, tous les passages en italiques sont empruntés à l'œuvre d'Albert Camus.

.....1.....

COMMENT ? C'EST AINSI QUE tu es trop tôt parti ! PAN, à bout portant. D'un seul coup de feu. Qui ne m'aura pas laissé le temps de te connaître. Mais qui résonne encore – PAN, à bout portant – dans la nuit. J'ignore s'il m'est permis de te tutoyer ; je pourrais ne pas m'adresser directement à toi, ne dire ni tu ni vous, les laisser parler, eux, les aînés, ceux et celles qui t'ont vu de leurs yeux vu. Seulement, eux se taisent, elles se taisent, et c'est ce silence, cette chape de plomb que je veux entailler. Je sais que mieux vaudrait me taire à mon tour, respecter des morts au moins le silence, la boucler pour de bon, te rejoindre en tes ténèbres. Comme chacun de nous je présume, j'en ai l'ivresse les nuits d'insomnie, les nuits sans oubli, les nuits où l'on voudrait que le monde s'arrête, qu'un séisme ouvre la terre, que les murs tuent. Seulement, tu m'as visité en

songe trop souvent ces nuits-là, nous avons guetté trop d'aubes côte à côte, je me suis senti trop de fois envahi par ton regard noir, vieillissant sous tes rides, pour qu'il me soit permis de continuer à t'ignorer ainsi, l'air idiot, sans souffler mot. Tu serais bien étonné de l'apprendre: tu te dis peut-être, depuis ta terre à toi, que tu n'es rien pour moi, rien pour ceux de notre temps. Mais sois rassuré. Tu ne seras pas un personnage. D'où ce tu que je veux te donner, d'où ce monologue que sur du papier je veux t'adresser. On ne réveille plus aujourd'hui le grand Il des légendes dans son tombeau blasonné d'ablatifs absolus. On a fini d'épousseter sa momie bandée de supins, de parfaits. On ne saurait la rhabiller des vieux oripeaux ni la faire danser comme on le fit jadis, avec masque ou perruque. Devrais-je te maquiller sous les fards fadasses d'un antihéros de ton temps, sans visage, sans origine, sans caractère, sans prénom mais affublé d'un drôle de patronyme bien parlant, un truc du genre *Meursault*, *Tarrou*, *Clamence*, dont on se souviennne? Devrais-je te faire comparaître à la barre de la mémoire familiale et façonner avec tous ces témoignages contradictoires un petit sarcophage polyphonique? Mais tu ne fus pas un héros, ni classique, ni romantique. Ni moderne. Non plus qu'un antihéros. Non plus qu'un martyr. Rien qu'un homme parmi d'autres hommes, qui les valait tous et que tous valaient. Un père, oui, un père quatre fois père mais

seulement quatre ans pour maman. Un grand-père jamais. Un inconnu. Un *étranger*.

Tu ne seras pas non plus l'alibi d'un roman. Tu n'as pas laissé suffisamment d'indices derrière toi pour que puisse s'élever à la place d'une tombe introuvable ce genre d'échafaudage amidonné. Et, si j'ai la force d'aller jusqu'au bout, ce récit sera la confession de ma petite ignorance, la confession de celui que tu n'auras jamais connu, qui ne sait que ton nom, ton prénom, ton visage héliogravé, ton écriture tortueuse, la date de ta mort, puisque le vrai motif en demeure incertain. Je ne réécrirai pas ta vie; je ne t'inventerai pas la vie qu'à moins de cinquante ans ce grand PAN à bout portant t'a arrachée. J'ai quitté les bancs de l'école, j'en ai fini avec les injonctions du genre rédigez la suite ou le début de l'histoire; je n'aurai pas pour but de poursuivre une vie inachevée ni de ressusciter un personnage *dans sa chair et sa durée*.

J'aimerais être peintre; j'aimerais procéder d'après modèle. J'aimerais prendre une grande toile de lin blanc montée sur châssis d'if ou de cyprès, la coucher sur le parquet bousillé et puis tourbillonner avec de grands traits noirs tout autour de ton visage, comme la mouette ou plutôt le corbeau que je suis, creuser, creuser, creuser, autour de tes yeux, creuser les sillons que

j'ai vus cerner ton regard sur du papier glacé, te modeler ce nez qui est aussi le mien, avec toutes sortes d'onguents, et pour liant de la cire d'abeille, de l'eau de mer, du blanc d'œuf et de la chair de mollusque, avec un peu de plâtre aussi, et ne pas oublier, là, le halo tremblotant qui réfléchirait la croisée d'en face. Mieux: j'aimerais pratiquer de petits collages, découper des colonnes de journaux qui porteraient ton nom, collectionner des grains de sable venus de ton pays un jour de sirocco, et coller tout ça, faire se chevaucher tout ça sur du papier kraft adressé royaume des morts, enfer, paradis, purgatoire, premier, deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième cercle. Ou sur du papier kraft adressé rats, taupes, vermisseaux, asticots, harpies. Ou plier un petit avion bariolé que je jetterais dans les airs, destination Eretz Israël, ou encore mâcher tout ce papier, le fourrer dans une bouteille de rhum et la faire voguer sur le Rhône, priant là-haut l'invisible Yahvé pour que le voyage se fasse sans encombre jusqu'à ta Méditerranée. Mais voilà: pas de papier kraft, pas de papier Japon, pas de cire d'abeille, pas de blanc d'œuf sous la main, pas de bois de cyprès non plus, pas de toile de lin. Pas de podium, pas d'éclairage, pas de chevalet, pas de tréteaux. Quoi alors, se faire voyant? Non, je ne crois pas non plus à ce genre de bobards. Que reste-t-il à la fin? Qu'ai-je devant moi? Le nu du visage fait un mirage, le nu de quelques mots. Je me

contenterai de ces nus-là. Je n'irai pas chercher les défroques dont les autres ont revêtu ces spectres. Non, c'est à toi, à toi seulement, à l'effigie que tu es pour moi, dans le souvenir de la solitude et de la nudité de nos nuits partagées, que s'adresse cette prière. Suis-je venu t'arracher un pardon? Non. Suis-je venu t'adresser un merci? Mettons. Merci pour quoi? Merci pour la petite graine qui est arrivée jusqu'à moi? Oui mais la douleur, le travail comme on dit, les quatre fois neuf mois, et les quarante ans de veuvage par-dessus tout ça, c'était l'affaire de ma grand-mère, qui t'a peut-être rejoint voltigeant avec les anges, là-haut, à moins qu'elle soit allée te disputer dans ta selve obscure aux ronces, aux broussailles, aux genêts, aux genévriers. Merci, donc, à vous deux qui avez fait qu'ils sont au monde, que je suis au monde et qu'ils ont été ma tribu, ma forêt de bruits, de senteurs, de jurons, de colères, de joies, de caresses, de compliments, d'humour. Et je crois avoir deviné que ce tohu-bohu que j'entendais enfant, ce tohu-bohu que n'interrompait que l'hébreu de la prière, les Adonaï répétés et les shabbat shalom après les amen, un calice d'argent passant de main en main, oui, tout ce tohu-bohu qui reprenait aussitôt après l'embrassade rituelle, qui faisait trembler les kip-pas sur les têtes, qui planait au-dessus de tous les plats de la Haggadah, ce tohu-bohu à étouffer la voix de Moïse au Sinaï, ce tohu-bohu qui faisait vibrer tous les

grains du couscous à la viande, du couscous au beurre, ce tohu-bohu à se boucher les oreilles, ces engueulades interminables, pour un oui pour un non, qui me terrifiaient, ces sourires qui retroussaient les moustaches des hommes et rosissaient les lèvres des femmes, ces conversations à coucher dehors, ces rires à voir les dents et les glottes, ces rires qui se changeaient en pleurs sur leurs joues brûlantes, tout ce défolement, tout ce déménagement d'être, ces blagues à se plier en quatre, c'était pour oublier le totem qui les toisait là-haut de son œil noir, pour oublier le grand PAN à bout portant.

Eh quoi, tu te bouches les oreilles? Les chants des anges bercent ton âme apaisée? Les cris des harpies te percent les tympanes? Les tympanes, les oreilles, que dis-je, mais à la place des oreilles comme à la place des yeux, tu as de gros trous noirs et renfoncés comme j'en aurai moi-même un jour. Tu t'en moques que je sois venu t'écrire pour vaincre en moi le démon, le malin génie, la vieille édentée qui s'avance dans ma nuit sous ton masque et qui prend indéfiniment tes traits? Tu ne comprends pas ce besoin de souffler mot? Tu te dis, c'est bien facile de te choisir, toi qui ne peux plus broncher. Cause toujours, cause à la poussière, vaniteux, profanateur, blasphémateur, voilà ce que tu te dis. Pourquoi tu ne vas pas t'adresser à eux, là-bas, qui secouent l'échine sous leur talit et marmonnent cet

incompréhensible baroukhataadonaïeleinoumelekheoulamamoïtselekheminoorets? Pourquoi tu ne vas pas t'adresser à elles, qui se tiennent de l'autre côté de la cloison, sous leurs châles, avec leur encens, leurs coings et leurs clous de girofle? Pourquoi tu ne te réfugies pas sous leurs jupes, comme tu le faisais enfant, et tu ne leur demandes pas, à elles? Seulement, eux sont heureux et tranquilles dans le tohu-bohu du shofar, eux pensent que tout est déjà écrit, que tout tient dans le Sefer Torah, les Cinq Rouleaux, le Talmud, le Zohar et quelques gloses, et que je ne ferais qu'ajouter du vide au vide. Elles sont heureuses et tranquilles, elles savent qu'il n'y a qu'un remède à la mort, qu'un remède au deuil: c'est l'outre-deuil, l'outre-noir qu'il leur a fallu peindre et chanter outre-mer.

Patience, c'est la vie que je chanterai; mais parlons un peu de ton royaume, d'abord, si tu veux bien. Parlons un peu de toi. Sans intercesseur. Face à face. Quoi? Je ne sais rien de toi? Qu'est-ce qu'une photo? Que sont des mots? Bavard, écrivain, va! Et c'est encore une fois ton autoportrait, bavard, écrivain, que tu traces en tourbillonnant comme un idiot de malheur au-dessus de la tombe embroussaillée d'un inconnu! Mais comment faire autrement? De quoi un homme saurait-il mieux témoigner que de sa propre vie? Et puis cette farce-là, qu'il va falloir bon an mal an continuer, est une des suites possibles de ton histoire inachevée.

Ton histoire inachevée, je le répète, on ne me l'a jamais contée. Inutile, donc, de remuer ici, dans le marc de mon encre, des bribes de paroles ; inutile d'y deviner des choses tues ou même insues ; inutile de hasarder sur ma page blanche d'insensées conjectures. Qui a tu ces choses-là avait sans doute ses raisons, qui a dressé tel un menaçant totem ce grand tabou familial nous voulait sans doute du bien ; à ce damné tabou je heurte mes jours ; le long de ce satané totem j'essaie de déchiffrer dans ma nuit les signes qui pourraient me livrer les clés de sentiers dont je sais qu'il m'appartient d'explorer les fossés.

Et je sais aussi que c'est de n'avoir osé risquer les bonnes questions, les questions qui délient les langues ou les clouent à jamais, qui me fait prendre cette nuit la plume. Et je sais enfin que restera irrésolu le *seul problème philosophique vraiment sérieux*, la *question fondamentale*, celle qui fut tranchée par ce geste qui était un *aveu*.

.....2.....

AVOUONS-LE D'EMBLÉE : je suis un impie, un Juif du Kippour, un Juif imaginaire, je n'ai pas fait ma bar-mitsvah, mes lèvres sont incirconcises, je ne sais ni mon kaddish yatom ni mon kaddish de It'hadata. Je ne suis pas un saint comme mon oncle qui souffle dans

le shofar pour shabbat et lave à grande eau les macchabées, les habille, les veille et leur récite des psaumes durant des heures, et porte sept jours et sept nuits le deuil pour consoler l'âme des défunts et des vivants, et pour s'oublier lui-même un peu, oublier son pavillon de banlieue, effacer cette frontière entre les règnes, se tenir fin prêt pour le jour où lui-même se laissera laver sept fois et se verra paré de probité candide et de lin blanc. Ou pour oublier peut-être ce que toi tu nous tais là-bas, sous ta terre à toi que lui aussi a perdue pour toujours, ce dont il ne se remet qu'entre deux verres d'anisette.

Laisse-moi te faire un aveu. Mis à part ces christs si lourds qu'ils font ployer les étoffes, la toile et le regard dans les mises au tombeau, je n'ai jamais vu de cadavre, jamais vu ce teint que j'imagine gris-jaune avec des reflets de mauve ou d'indigo, et même un peu de rose par endroits. Je n'ai jamais vu un macchabée pour de vrai, jamais senti la véritable odeur de pourriture qui nous hante et s'évente seulement par instants. La mort demeure pour moi une pure vieille fille abstraite, un spectre avec des cheveux filasse, un truc de tragédie, qui surgit, deus ex machina, d'un arrière-plan de cinéma ou des coulisses d'un théâtre. Et je n'ai pas eu la force d'assister à la mise en bière de mon seul vrai grand-père, le seul que j'ai connu, que tu n'as pas eu

le temps de rencontrer. Et je n'ai pas voulu voir mourir celle que nous avons connue tous deux, cette femme-soleil qui était pour moi tout un peuple, avec ses gros doigts caressants et ses yeux d'aube saignante. Au passage, laisse-moi te dire qu'elle a fini sa vie seule dans un hôpital, seule sur un lit médicalisé, seule dans une chambre aseptisée, seule dans la blancheur ammoniacquée, avec du camphre et de la naphthaline tout autour et plein de tuyaux qui vous relient à la vie, vous nourrissent et puis vous pompent et vous aspirent vers le haut, vers le bas, qui sait, tranquillement, douceâtrement, sans douleur, morphine aidant.

J'avais dix-sept ans ; elle en avait quatre-vingt-quatre. Je n'ai pas voulu lui rendre visite, et c'est allongé sur ma moquette que j'ai passé toute la nuit qui la vit mourir sur sa neige d'hôpital. Que faisais-je allongé sur ma moquette ? Je pensais à elle, à elle qui tenait autrefois ma plume. Avec, au lieu d'une plume, une sorte de Bic en plastique jaune qui bavait sur du papier glacé, je grattais ma honte et mon tourment de ne pas vouloir voir partir celle qui ne nous reconnaissait plus lorsque nous lui rendions visite dans son mouiroir. Et c'était déjà en parfait plumitif et en parfait philistin que je justifiais mon absence en pensant à toi aussi, qui ne partageais plus sa vie depuis quarante ans. Je voudrais remuer mon cagibi d'enfant et retrouver ces chiures de mouches honteuses que j'avais bavées sur du papier

glacé pour te montrer que cela est vrai, que j'ai déserté sa mort aussi bien que le grand PAN à bout portant t'a fait déserté sa vie, de sorte que je ne sais toujours pas quel visage, quelle odeur, quelle couleur a la mort. Et c'est peut-être aussi pour cela que je t'écris. Comme on soupèse un crâne, je t'écris, puisque les vanités se sont enfuies de nos prédelles et de nos pupitres à mesure que les premières devenaient plus rares et les seconds plus encombrés, derrière nos écrans d'amnésie.

Pour preuve que tu fus un jour chair et os, je n'ai eu longtemps sous les yeux qu'une photo en noir et blanc. Plus tard, à l'insu des parents qui dormaient là-haut dans leur chambre, j'ai dérobé dans une commode blanche, sous des gants, des foulards, des écharpes et des étuis de lunettes, un livret militaire en carton bien dur, un peu comme du bois, beige, avec des taches de gras, et tracé dans une écriture déliée comme de l'arabe, au crayon bleu, ton nom, ton prénom. Plus tard encore j'ai trouvé dans ce livret militaire un acte de décès. Quelques années après, dans le livret militaire s'était glissée une lettre. Cette lettre – la seule qui nous soit parvenue de ta main – nous fut transmise par Eugène, ton frère cadet, peu de temps avant sa mort. Elle est datée du 19 mars 1956. Soit quinze mois avant la tienne, de mort.